

STÉPHANIE
DEPERNE

Un éléphant sur la balançoire



Stéphanie Deperne

Un éléphant sur la balance

© Stéphanie Deperne, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5990-0

Couverture : Letizia Lachaud

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Il n'y a pas un chemin, mais des chemins.
Il n'y a pas une manière de faire, mais des manières de faire,
chacun selon son histoire, sa culture, sa sensibilité.*

Reza Moghaddassi

1

J'ai le goût de la mort juste là, entre les lèvres. Tel un baiser jamais parti, jamais venu non plus.

Et elles tremblent, mes lèvres. De plus en plus, au fil des années. Je ne sais pas vous, mais moi, je refuse de mourir. Non pas que ma vie soit belle, elle est plutôt pathétique. Mais l'idée que le glas qui sonne annonce et tamponne mon arrêt de vie m'emmerde. La mort ne donne pas de seconde chance. Je l'exècre. Elle me le rend bien. Depuis toute petite, je sais que je peux mourir à tout moment. Rien qu'avec une piqûre d'abeille. Une. Alors je reste prudente et j'emporte toujours avec moi un auto-injecteur d'adrénaline, au cas où. Dès que j'entends un bourdonnement, je me fige.

J'ai la trouille.

Comme maintenant.

Je suis abritée sous mon bob blanc imperméable, une guêpe tourne depuis quelques secondes autour du pot de fleurs que je tiens entre les mains.

Je ferme la bouche.

Bloque ma respiration.

Ne fais plus un pas.

Ne bouge plus un cil.

Les larmes s'agglutinent sous mes paupières. Et comme toujours dans ces moments-là, j'entends en boucle dans ma tête *scrrruatch... scrrruatch...* En boucle, *scrrruatch... scrrruatch...* C'est un peu plus rude que ça en vrai dans mes oreilles, mais je ne pourrais mieux le retranscrire.

En boucle.

Dans ma tête, *scrrruatch...*

Je ne voulais pas accompagner le cortège, mais les roses blanches étaient les fleurs préférées de Paul, et tout le monde a insisté pour que je les pose au pied du cercueil, sur l'autel de l'église. L'insecte se délecte de mon chagrin. La vie serait tellement plus belle sans la mort. Paul serait là avec moi, mais le plus grand de mes amis, le plus con, le plus beau, le plus loyal, s'en est allé.

S'il a souhaité être enterré à l'église, c'est par amour et par fidélité envers sa famille. Il aimerait être ailleurs. Moi aussi, mais je suis attendue. Alors que je

vois les costumes sombres s'éloigner vers l'édifice, mes bras tétanisent. Mon cœur bat de plus en plus vite. Mes jambes flageolent.

Les fleurs s'alourdissent. *Allez, dégage !* L'insecte se décolle de la rose blanche et tente de s'engouffrer sous mon bob. Je lâche le pot qui éclate en mille morceaux — ou serait-ce mon cœur ? — et pars à toute vitesse. Ou presque. À mon âge, je ne cours plus, excepté après le temps peut-être. Et encore... À ce stade, la vie n'a plus le sens du rythme, elle a moins d'allure, elle s'essouffle, rate des marches. Je sens que j'ai du barbelé à la place des tendons et des parpaings en guise d'organes.

L'église n'est plus qu'à quelques mètres. Au moment de sortir de l'allée, je remarque que j'ai oublié de ramasser les fleurs éclatées sur le gravier. Je fais demi-tour. De fines gouttes de pluie mouillent mon chapeau blanc imperméable, comme s'il était utile d'ajouter encore plus de tristesse à la tristesse. Paul m'avait offert ce chapeau pour mon dernier anniversaire. Il détestait les parapluies, il disait qu'ils nous coupent du ciel.

Les roses écrasées par terre me font mal au cœur. Je me penche pour les ramasser. Les larmes agglutinées dans mes yeux profitent de la pluie pour se faire la malle et se fondre dans l'ambiance. *Putain de vie.* Je pose les genoux sur les petits cailloux, qui s'enfoncent un à un dans ma chair fine et desséchée. Ramasse les fleurs une par une. En essuie chaque pétale du bout de mes doigts. Attrape les mottes boueuses et les écrase dans mes paumes de main.

Pourquoi, Paul ? Pourquoi toi d'abord ?

Je redresse mon buste. Lâche la terre. Étale ma peine, indécente, sur chaque joue.

Derrière moi, j'entends des pas remuer le gravier. Joël, le patron du bar, s'accroupit à mes côtés, rassemble les fleurs en bouquet et m'aide à me relever.

— Nouveau masque anti-âge ? demande-t-il d'un sourire navré.

— Je n'y arriverai pas. Je n'ai jamais pu mettre les pieds dans une église.

Il entoure mes épaules de son bras pour me conduire jusqu'à sa voiture, verse un peu d'eau sur un mouchoir et nettoie mon visage.

— Un kleenex n'a jamais fait disparaître la tristesse, dis-je.

— Pourquoi veux-tu qu'elle disparaisse ?

Il frotte fort pour retirer un maximum de terre.

— Arrête ces questions à la con, Joël.

— Paul les adorait !

Il m'adresse un clin d'œil.

— Paul, c'était Paul. Tu as fini ?

L'homme robuste dépose les fleurs dans mes mains et me pousse gentiment dans le dos. Le parking est pratiquement vide. Tous ceux qui connaissaient Paul habitent le village. Ils sont presque tous venus à pied. Seules quelques voitures ont servi de transport aux gerbes et aux impotents. Le corbillard occupe la première place devant l'église et me nargue. *Vous finirez tous là-dedans.*

Je veux du rock.

Je contourne le véhicule. Franchis le seuil et entre dans l'obscurité. À l'intérieur d'une église, les règles changent. Le froid me glace le sang, l'odeur de la souffrance me paralyse. La dictature du bien et du mal s'installe. Les vitraux, les poutres et les bancs noircissent les regards. J'aurais voulu laisser dehors ce qui m'est le plus cher pour que Dieu n'en prenne pas une miette. Mais Il a emmené Paul qui gît là dans ce cercueil.

Mort.

L'assemblée chante timidement. C'est grotesque. Je fais un premier pas dans la rangée de droite, mais Joël retient mon bras et ôte le bob blanc de ma tête. Il désigne les fleurs du regard et m'encourage à aller les déposer près du cercueil. Je me sens nue devant Dieu et Ses disciples. J'étrangle les tiges. Les épines trouent l'intérieur de mes doigts. Dans quelques heures, ces roses vont crever, elles aussi. Mes mains tremblent. Il me reste trois mètres à parcourir jusqu'au cercueil, mais je suis clouée comme l'autre sur la croix. C'est trop loin. Je me sens pâlir. J'ai la nausée. J'approche précipitamment le bob blanc de ma bouche et je vomis dedans. Grâce à Dieu, il est imperméable. Je le resserre avec mon poing et n'ose plus lever la tête. L'odeur et l'atmosphère s'accordent parfaitement. L'autoroute de l'enfer, je suis en plein dedans. *I'm on the highway to hell, on the highway to hell.* Je veux du rock. Je revois le visage magnifique de Paul.

La mort, il la voulait folle. Joël et ses amis m'ont demandé de préparer l'éloge funèbre. Pourquoi moi ? *Parce qu'il t'aimait plus que tout.* Je n'ai pas pu refuser et je me retrouve là maintenant, incapable de déposer des fleurs près du cercueil. Je grelotte, mon vomi et les roses dans la main gauche.

— Je ne peux pas faire un pas de plus, dis-je, bloquée en plein milieu de l'allée centrale, alors je vais parler maintenant.

Les têtes se tournent vers moi.

Folle, il avait dit.

Je jette une première rose vers le cercueil et articule : « Tu avais juré le ciel, Paul ! »

Une deuxième. « Juré le ciel que toi et moi, on ne se quitterait pas. »

Une troisième. « Tu disais : jamais je ne te lâcherai. Même mort, je tiendrai ton cœur. »

Je ne crie pas, je lui parle. J'aime Paul une dernière fois.

Une quatrième. « Mais depuis trois jours, mon cœur est noyé, Paul... »

Une cinquième. « Je savais bien que la mort nous aurait. »

Une sixième. « Elle nous a eus. »

Autour de Paul et moi, l'atmosphère est grave et digne. Chaque fois que je lui lance une rose, je sens le liquide faire des vagues à l'intérieur du bob.

Une septième. « C'est fini, mort, plié. »

La huitième. « Et je devrais continuer à vivre sans toi alors ? Sans n... »

Des cris d'effroi et de dégoût interrompent ma phrase et le silence autour. Mes deux mains sont vides, le bob est parti avec la dernière rose. Des plaques d'horreur envahissent mon visage, la honte s'empare de mon corps tout entier. Une émanation nauséabonde s'élève dans l'air. Je me précipite dehors. M'effondre par terre, recroquevillée contre le mur du bâtiment. Je ne sens plus mon corps.

La pluie, d'une rare intensité, s'abat sans prévenir. Je me retourne et m'adosse à la façade de pierre, lève mon visage vers le ciel, ouvre les bras, ma bouche, et laisse l'eau me laver. *Ne me remercie pas, Paul.* À l'intérieur, l'assemblée chante d'une voix puissante, probablement pour faire passer l'odeur.

Éternellement heureux

Dans Son royaume

Éternellement heureux

Dans Son royaume

Ils ont leurs noms sur tant de pierres

Et quelques fois dans nos prières

Mais ils sont dans le cœur de Dieu !

Et quand l'un d'eux quitte la terre

Pour gagner la maison du Père

Une étoile naît dans les cieux !

Non, Paul n'est pas une étoile qui naît dans les cieux, il est un trou béant dans mon cœur. Je soulève mon corps lourd et dégoulinant et remonte vers la rue principale.

Je suis sur le point de passer la frontière entre une vie avec et une vie sans

Paul. Je m'arrête quelques secondes devant le bar de Joël, comme je m'arrêterais à la douane. Le store est baissé. À l'intérieur, l'air se pare sans doute d'une nouvelle teinte, que je n'ai pas envie de découvrir. Pour qui les étoiles collées au plafond vont-elles briller désormais ?

2

— *Tu as peur ?*

— *Oui.*

— *De quoi ?*

— *De mourir.*

— *Mourir de quoi ?*

— *Quoi ?*

— *De quoi ? Tu as peur de mourir de quoi ?*

— *C'est con comme question, Paul. J'ai peur de mourir tout court, que ça s'arrête.*

— *Ça s'arrêtera. Après, c'est juste différent. T'es qu'une p'tite mauviette.*

Je suis sortie de ses bras, j'ai commandé deux nouveaux verres auprès de Joël.

— *Retire ce que tu viens de dire, lui intimais-je.*

— *On le sait depuis toujours qu'il y a une putain de fin ! T'es qu'une mauviette.*

— *Arrête...*

Paul m'a pressée contre son cœur. J'ai levé le regard vers lui et rainuré chacune de ses rides avec mon index.

— *Regarde nos visages, toutes ces marques qui tirent nos sourires vers le bas.*

— *Marie, je jure notre ciel qu'on ne se quittera jamais, toi et moi. Je te le redis, jamais je ne te lâcherai. Même mort, tu entends ?*

Il m'a serrée fort.

— *Même mort, je tiendrai ton cœur.*

— *Menteur...*

J'ai eu envie de le croire ce jour-là, chez Joël. Nous avons souvent ce genre de discussions sur tout et sur rien, sans début ni fin, autour d'un verre, affalés dans le canapé, le regard tourné vers le plafond scintillant. Les étoiles chez Joël, nous les connaissions par cœur : ce sont des stickers collés au plafond qui font rêver. Dans le ciel, ce ne sont que des boules de gaz qui brillent, alors mes préférées, sans hésiter, ce sont les fausses.